



Philologie grecque et formation de la théorie psychanalytique : Sigmund Freud et Theodor Gomperz

Jacques Le Rider

DANS **ESSAIM** 2001/1 n^o7 , PAGES 203 À 217

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1287-258X

ISBN 2-86586-895-8

DOI 10.3917/ess.007.0203

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-essaim-2001-1-page-203?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Philologie grecque et formation de la théorie psychanalytique : Sigmund Freud et Theodor Gomperz

Jacques Le Rider

La notion de catharsis

Au début du chapitre vi de la *Poétique*, Aristote définit en ces termes l'effet de la tragédie (dont Sophocle et particulièrement *Cédipe roi* sont pour lui le modèle par excellence) : « C'est une imitation faite par des personnages en action et non par le moyen d'une narration, et qui par l'entremise de la pitié et de la crainte, accomplit la purgation (*katharsis*) des émotions de ce genre. » Cette notion de *katharsis* a eu durant des siècles une fortune considérable, suscitant des commentaires et des développements d'une grande richesse.

Pour m'en tenir à la tradition allemande, je mentionnerai la *Dramaturgie de Hambourg* de Lessing, § 74-78, où Lessing transpose en allemand contemporain les notions aristotéliennes, parlant de *Mitleid und Furcht* (pitié et crainte) et de *Reinigung* (catharsis). Le choix du mot *Reinigung* idéalise la notion de catharsis plus nettement que la traduction française classique par « purgation ». Lessing explique que la *Reinigung* transforme les passions (*Leidenschaften*) en aptitudes vertueuses (*tugendhafte Fertigkeiten*), ce qui constitue une rationalisation moralisante de l'exposé d'Aristote.

Chez Goethe, la catharsis connaît une nouvelle métamorphose. Pour le classique de Weimar, il n'était pas sérieusement concevable qu'Aristote eût songé principalement aux effets « cathartiques » de la tragédie sur le spectateur (lettre à Zelter du 29 mars 1827). La catharsis concerne, aux yeux de Goethe, en premier lieu le poète lui-même. Celui-ci, selon la formule baudelairienne, transforme en or la boue des passions humaines. Voilà en quoi

consiste véritablement la catharsis. C'est parce que l'artiste de génie a donné une forme sublime aux matériaux que lui fournissent l'expérience et l'histoire que son œuvre « purifie » le spectateur. Par un glissement de sens, Goethe veut comprendre catharsis comme un principe *poétique*, au sens de « réconciliation », de *aussöhnende Abrundung* (« achèvement réconciliateur ¹ »).

L'étape suivante du « destin allemand » de la catharsis est *La Naissance de la tragédie* de Nietzsche. Au chapitre 22, Nietzsche rend hommage à Goethe, tout en revenant à une conception plus proche de la lettre d'Aristote et en reprenant des thèmes schopenhauériens : la catharsis est à présent définie comme un « déchirement intime » qui trouve sa résolution dans une « primordiale et suprême joie artistique au sein de l'Un-primordial », joie de l'anéantissement et de l'engloutissement de l'existence ². Après cette affirmation, Nietzsche se moque des commentaires scolaires de la catharsis :

« Nos esthéticiens ne savent rien nous dire de ce retour au foyer originel, [...] ils ne se lassent pas de caractériser, comme étant le tragique proprement dit, la lutte du héros contre la destinée, la victoire de la loi morale universelle, ou bien la décharge des affects provoquée par la tragédie. [...] Jamais encore, depuis Aristote, on n'a donné de l'effet produit par le tragique une explication qui permette de conclure à un état d'âme artistique, à une participation esthétique des auditeurs. [...] Cette décharge pathologique, la catharsis d'Aristote, au sujet de laquelle les philologues ne savent pas au juste si elle doit être classée parmi les phénomènes médicaux ou les phénomènes moraux, rappelle une remarquable intuition de Goethe. "En l'absence d'un vif intérêt pathologique, dit-il, je n'ai jamais pu arriver à traiter aucune situation tragique ; aussi les ai-je plutôt évitées que recherchées ³." »

Entre Goethe et Nietzsche, le chaînon le plus important de la discussion sur la catharsis avait été Jacob Bernays (1824-1881), l'oncle de Martha Freud. Dans sa thèse publiée en 1857, *Grundzüge der verlorenen Abhandlung des Aristoteles über Wirkung der Tragödie* (« Aspects fondamentaux du traité perdu d'Aristote sur l'effet de la tragédie ⁴ »), Bernays renouvelait l'interprétation de la *Poétique* d'Aristote. Disons-le d'emblée : Bernays excita l'ire et l'antisémi-

-
1. Goethe, cité dans Hermann Funke, « Bernays und die aristotelische Poetik », dans *Jacob Bernays. Un philologue juif*, éd. par John Glucker et André Laks, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1996 (59-75), p. 63.
 2. Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, dans Nietzsche, *Œuvres*, éd. J. Lacoste et J. Le Rider, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, vol. 1, p. 119-120.
 3. *Ibid.*, p. 120-121.
 4. *Abhandlungen der historisch-philosophischen Gesellschaft in Breslau* 1, 1857, p. 135-202 ; repris dans l'ouvrage de Jacob Bernays, *Zwei Abhandlungen über die aristotelische Theorie des Dramas*, Berlin, 1880, p. 1-118.

tisme de bien des experts qui lui reprochaient de réduire l'idéal culturel qu'aurait formulé Aristote à des platitudes matérialistes et médicales et de ravalier les édifiantes satisfactions morales éprouvées par le spectateur de la tragédie à un vulgaire plaisir.

Pour résumer les thèses de Jacob Bernays, je citerai Jean Bollack : « Pour Bernays, Aristote, à la différence de Platon, avait des intérêts humains de médecin pour les états du corps ; il se sert ici d'une comparaison médicale ; les états émotifs violents sont assimilés à des effets physiques. Bernays insiste sur ce passage du domaine psychologique aux réactions toutes corporelles. Dans la cure que constitue une représentation musicale ou théâtrale, l'élément angoissant n'est ni réprimé, ni sublimé, mais exaspéré, excité pour être évacué. L'accroissement de l'émotion conduit au soulagement. [...] Les malades éliminent la matière nocive de leur corps grâce à un traitement. » La tragédie agirait comme un remède provoquant une purgation. « La passion se laisse maîtriser quand on lui accorde une place temporaire dans le cadre d'un hédonisme mitigé. [...] La finalité n'était pas dans le plaisir, quelle que fût l'insistance avec laquelle il en affirmait l'existence, mais dans un affranchissement spinoziste des passions ⁵. »

Nietzsche connaissait évidemment très bien cet écrit et les autres travaux de Jacob Bernays. Dans sa correspondance, on trouve quelques allusions très critiques et méprisantes à Bernays : Nietzsche n'appréciait pas ce philologue qui avait, avec Usener, pris la succession de son maître Ritschl à l'université de Bonn ⁶, même s'il concédait que Bernays était le plus brillant de sa génération ⁷. C'est surtout cette lettre de Nietzsche à Erwin Rohde, datée de Bâle, le 7 décembre 1872, qui frappe par sa dureté et ses pointes antisémites : « Mon livre [*La Naissance de la tragédie*] est effectivement épuisé. Dernière nouvelle : Jacob Bernays a déclaré que ce ne sont que ses idées, seulement sous une forme très exagérée. Je trouve ça divinement impudent de la part de ce Juif cultivé et intelligent, mais j'y vois aussi un signe amusant du fait que "les malins à la ronde" ont déjà flairé quelque chose. Les Juifs sont partout, et sur ce terrain également, *en avance*, tandis que ce brave Allemand d'Usener reste dans le brouillard, bête à cornes à la traîne du troupeau ⁸. »

5. Jean Bollack, « Un homme d'un autre monde », dans *Jacob Bernays. Un philologue juif*, loc. cit. (p. 135-225), p. 172-173.

6. Ancien élève de Ritschl, Jacob Bernays avait commencé sa carrière universitaire à l'université de Breslau (Wroclaw). À Bonn, il occupait depuis 1866 un poste de professeur « extraordinaire », c'est-à-dire de chargé de cours sans chaire ; il avait aussi le titre et les responsabilités de bibliothécaire.

7. Cf. Lettres de Nietzsche de 1868.

8. Lettre 277, dans Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Briefe*, Kritische Studienausgabe, Munich-Berlin, dtv - de Gruyter, 1986, vol. 4, p. 97.

On le voit, Nietzsche n'avait pas encore surmonté le point de vue antisémite qui constituait un véritable « code culturel » de l'époque bismarckienne. Le document est doublement intéressant : d'une part, il signale une constante de la réception des thèses de Bernays sur la catharsis, consistant à critiquer « l'esprit juif » qui parlerait à travers elles ; d'autre part il attire l'attention sur une indéniable convergence entre Nietzsche et Bernays. Mais qui dit convergence entre Nietzsche et Bernays, dit aussi convergence entre Nietzsche et Freud... C'est un exemple de plus de cette proximité mêlée de répulsion qui caractérise l'attitude de Freud envers Nietzsche, une attitude que je crois indissociable de l'identité juive de Freud ⁹.

Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, le maître des études grecques à l'époque de Nietzsche et de Freud, le jeune et brillant concurrent qui avait éreinté *La Naissance de la tragédie*, se montrait également assez tiède envers Jacob Bernays. À propos de la tragédie attique vue par Wilamowitz, Jean Bollack parle de « vérité ethnique » : « Une tragédie attique, écrivait Wilamowitz en 1889, est une unité séparée du corps des légendes, close sur elle-même, transformée poétiquement, dans un style sublime, en vue d'une représentation confiée à un chœur de citoyens attiques et à deux ou trois acteurs, et destinée à être jouée comme un élément de culte public, dans le sanctuaire de Dionysos. Les poètes sont les éducateurs du peuple ; le peuple s'exprime à travers eux. On pardonnera à Aristote, il n'était pas la personne qui savait partager les abandons de la croyance ; c'était un apatride, comme Bernays, peu qualifié pour apprécier cette émotion nationale qu'est la poésie ¹⁰. »

Une des meilleures caractérisations de Jacob Bernays est certainement l'hommage publié par Theodor Gomperz dans la *Augsburger Allgemeine Zeitung* en novembre 1881 et repris dans les *Essais et souvenirs* de Gomperz en 1905 : « Jacob Bernays était un juif de foi stricte et un disciple enthousiaste de la culture hellénique. C'est le mélange de ces deux facteurs qui fait le secret de sa personnalité ¹¹. » À propos de la catharsis : « La prétendue "purification tragique des passions", qui était devenue une de ces "formules prestigieuses de l'esthétique", que "tous les gens cultivés connaissaient et qu'aucun homme de réflexion ne comprenait" [...] ne devait son existence qu'à une mauvaise inter-

9. Cf. J. Le Rider, « Les intellectuels juifs viennois et Nietzsche. Autour de Sigmund Freud », dans *De Sils-Maria à Jérusalem. Nietzsche et le judaïsme. Les intellectuels juifs et Nietzsche*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « La nuit surveillée », 1991, 274 p. (en collaboration avec Dominique Bourel), p. 181-200.

10. Jean Bollack, « Un homme d'un autre monde », *op. cit.*, p. 180-181.

11. Theodor Gomperz, « Jacob Bernays (1824-1881) », dans Gomperz, *Essays und Erinnerungen*, Stuttgart-Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt, 1905 (p. 106-125), p. 109. Dans la suite des citations de cet article, je mets les numéros de page entre parenthèses dans le texte.

prétation du mot. La formule grecque qui conclut la définition de la tragédie, ne dit pas “purification des passions”, mais “purgation des passions” ou plus exactement encore “élimination des affects” ; c’est une notion empruntée au domaine de la médecine » (p. 119).

Gomperz poursuit cette présentation des thèses de Bernays sur la catharsis en s’étonnant qu’il ait jugé nécessaire, à la fin de son étude, de s’incliner devant l’autorité de Goethe et devant l’idéal conventionnel de la *Bildung* classique, comme s’il avait reculé lui-même avec effroi devant les conséquences anti-idéalistes de son interprétation (p. 120-121).

C’est dans ce contexte qu’il faut comprendre les nombreuses occurrences de la notion de catharsis dans les *Études sur l’hystérie* de Breuer et Freud (1895). Il est question de « technique de la “méthode cathartique” » (GW, I, p. 77-78), de « méthode cathartique » (GW, I, p. 265), de « psychothérapie cathartique » (GW, I, p. 266), souvent attribuée à Breuer. « C’est dans le langage que l’être humain trouve un substitut à l’acte ; grâce à ce substitut, l’affect peut être [...] abrégé » (GW, I, p. 87).

En 1893, dans une « Communication provisoire en collaboration avec le Dr J. Breuer » intitulée *Du mécanisme psychique des phénomènes hystériques*, on lisait : « Les hystériques souffrent donc pour la plus large part de réminiscences. Mais par la reproduction vivace, sous développement d’affect, de la scène traumatique ainsi trouvée, disparaît aussi le symptôme maintenu obstinément jusqu’alors, si bien que l’on doit admettre que ce souvenir oublié a agi comme un corps étranger psychique, avec l’éloignement duquel cessent maintenant les phénomènes de stimulation. Sur cette expérience, faite d’abord par Breuer en 1881, on peut fonder une thérapie des phénomènes hystériques qui mérite le nom de “cathartique¹²”. » Dans l’article de 1894, « Les psychonévroses de défense », Freud écrit (dans un allemand moins raboteux que le français de cette traduction !) : « L’action de la méthode cathartique de Breuer consiste à engendrer, avec conscience du but, une rétroconduction de l’excitation hors du corporel dans le psychique, afin d’obtenir ensuite par contrainte l’aplanissement de la contradiction par le travail de pensée, et l’éconduction de l’excitation par le parler¹³. »

En 1898, *La Sexualité dans l’étiologie des névroses* annonce l’enterrement de la « méthode cathartique » et sa résurrection dans la nouvelle méthode psychanalytique. « Me fondant sur la méthode “cathartique” indiquée par

12. Sigmund Freud, *Œuvres complètes. Psychanalyse*, tome III, 1894-1899, Paris, PUF, 1989, p. 198-199. Traduction due à un collectif : Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet, et alii.

13. *Ibid.*, p. 8.

J. Breuer, j'ai presque complètement élaboré dans les dernières années un procédé thérapeutique que j'appellerai "psychanalytique", auquel je dois de nombreux succès, tout en osant espérer accroître encore considérablement son efficacité. [...] Le procédé ingénieux imaginé par Breuer et Freud a été défaillant, ou bien : La méthode n'a pas tenu ce qu'elle semblait promettre ¹⁴. »

L'article « Cathartique – méthode » du *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis rappelle toutefois que, même après l'émergence de la méthode freudienne, « la catharsis reste une des dimensions de toute psychothérapie », dans la mesure où elle a rassemblé quelques idées fondamentales : l'importance de « la reviviscence intense de certains souvenirs s'accompagnant d'une décharge émotionnelle plus ou moins orageuse » ; « l'actualisation transférentielle » ; et enfin « la perlaboration et la symbolisation par le langage. »

Freud et Gomperz

Theodor Gomperz (1832-1912) fut une des personnalités les plus importantes de la culture viennoise de la fin du XIX^e siècle et à la Belle Époque. Son ouvrage célèbre, *Les Penseurs de la Grèce*, une histoire de la pensée grecque de l'époque d'Hésiode et d'Homère à Platon et Aristote, comptait pour Freud autant que *L'Histoire de la civilisation grecque* de Jacob Burckhardt ou le *Troie* de Schliemann. En 1907, lorsque le libraire et éditeur viennois Hugo Heller invita diverses personnalités à lui indiquer leurs dix livres préférés, Sigmund Freud mentionna Gomperz, *Griechische Denker*, dans sa liste qui avait retenu par ailleurs Multatuli, Kipling, Anatole France, Zola, Merejkowsky, Gottfried Keller, Conrad Ferdinand Meyer, Macaulay et Mark Twain ¹⁵. Plus encore que ceux de Burckhardt et de Schliemann, les travaux de Gomperz étaient proches des préoccupations de Freud. On comprend mieux pourquoi en lisant la préface d'A. Croiset aux *Penseurs de la Grèce* : « M. Gomperz n'a pas voulu simplement écrire, après tant d'autres, une nouvelle histoire de la philosophie grecque, c'est-à-dire une histoire des systèmes conçus par ceux que l'on considère comme des philosophes de profession. [...] C'est bien la pensée grecque tout entière, dans sa longue et laborieuse ascension vers une conception intelligible de l'univers, qu'il a voulu saisir et décrire. [...] De là, dans son livre, tant de chapitres qui peuvent sembler d'abord étrangers à la philosophie pro-

14. *Ibid.*, p. 236-237.

15. Ernest Jones, *La Vie et l'œuvre de Freud*, Paris, PUF, 1969, tome 3, p. 477-478.

prement dite [...]. Je citerai, par exemple, [...] le chapitre sur les logographes et sur Hérodote, le chapitre sur la médecine et les doctrines médicales¹⁶. »

Theodor Gomperz avait consacré sa thèse à Hippocrate (publiée en 1899 sous le titre *Die Apologie der Heilkunst*) et avait découvert sa vocation d'helléniste en lisant avec passion en 1855 l'édition du *De l'art* d'Hippocrate (en fait du pseudo-Hippocrate Protagoras le Sophiste) par Émile Littré.

Né dans une famille juive de banquiers et commerçants de Brünn (Brno) en Moravie, Theodor Gomperz comptait parmi ses neuf frères et sœurs quelques-unes des grandes personnalités de la haute société viennoise. Son frère aîné Max était le président de la célèbre banque Creditanstalt. Son frère cadet Julius présidait la Chambre de commerce et d'industrie de Brünn et fut député au Landtag de Moravie et au Reichstag de Vienne, puis membre de la Chambre haute (*Herrenhaus*) ; Max Gomperz avait épousé Caroline Bettelheim, cantatrice à l'Opéra de Vienne. Une sœur de Theodor Gomperz, Josephine, mariée à un directeur général de la banque Rothschild, le baron Leopold Wertheimstein, animait avec sa fille Franziska un des salons les plus en vue, où l'on rencontrait les plus grands peintres (Moritz von Schwind et Franz von Lenbach) et les écrivains de l'ancienne (Ferdinand von Saar) et de la nouvelle génération (Hugo von Hofmannsthal). Une autre sœur de Theodor Gomperz, baronne Todesco, régnait sur un des plus somptueux palais de la Ringstraße, lui aussi un des centres de la vie mondaine et artistique viennoise. Theodor Gomperz lui-même avait épousé la fille d'un collaborateur du banquier Rothschild, Élise von Sichrowsky, et l'on peut dire que cet universitaire helléniste et historien de la philosophie mena l'existence d'un grand bourgeois.

Le rayonnement de Theodor Gomperz était considérable : à la célébrité de ses *Penseurs de la Grèce* s'ajoutait son rôle d'intellectuel libéral, intervenant fréquemment dans la presse viennoise et allemande pour donner son point de vue sur des questions d'actualité : sur les réformes de la monarchie habsbourgeoise et l'équilibre des nationalités, sur la question juive (antisioniste, assimilationniste, non religieux, Gomperz tenait l'antisémitisme pour un phénomène négligeable et sans avenir), sur la réforme du système éducatif (à l'époque, déjà, le débat de société sur la réduction de la part de l'enseignement des matières classiques et des langues anciennes au profit des matières scientifiques et technologiques était bien lancé et Gomperz défendait, bien entendu, la cause des humanités classiques).

16. Théodore Gomperz, *Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique*, trad. Auguste Reymond, préface A. Croiset, première édition 1904, deuxième édition revue et corrigée 1908-1910, Paris, Félix Alcan, et Lausanne, Payot, en trois (gros) volumes, vol. 1, p. vi-vii et p. x

Le fils de Theodor Gomperz, Heinrich (1873-1942), fut un pilier des cercles littéraires et philosophiques de la modernité viennoise. Helléniste et philosophe comme son père, il se rapprocha par la suite du Cercle de Vienne de la philosophie analytique et de l'épistémologie. Ayant refusé de prêter serment, comme professeur d'université, au régime austro-fasciste de Dollfuss, il s'exila en 1934 à Los Angeles, où il enseigna jusqu'à sa mort l'histoire de la philosophie à l'université de Californie. C'est à la Bibliothèque de l'université de Californie à Los Angeles que sont aujourd'hui conservées toutes les archives de la famille Theodor et Heinrich Gomperz.

Nous avons vu plus haut que Nietzsche parlait de façon blessante du philologue Jacob Bernays. Theodor Gomperz, pour sa part, était franchement anti-nietzschéen, considérant toutes ses interprétations de la Grèce ancienne comme une construction sans consistance et toute sa philosophie comme un danger pour la culture. Il faut dire que le maître à penser de Theodor Gomperz était John Stuart Mill, le philosophe utilitariste et homme politique libéral britannique.

C'est justement par le biais de John Stuart Mill que le jeune Sigmund Freud rencontra Theodor Gomperz. Au début des années trente, Heinrich Gomperz, qui préparait une biographie de son père, s'était tourné vers Freud pour lui demander dans quelles circonstances il avait fait connaissance avec Theodor Gomperz. Freud répondra le 9 juin 1932 que le philosophe Franz Brentano, dont il avait suivi les cours, l'avait recommandé à son collègue Theodor Gomperz qui cherchait un collaborateur capable de traduire un volume des *Ceuvres* de John Stuart Mill¹⁷. En effet, le 26 janvier 1876, l'ami et collaborateur de Gomperz, Eduard Wessel, était mort à 56 ans, sans avoir pu achever l'édition de J.S. Mill dont il était la cheville ouvrière. Il restait à traduire le tome XII, comprenant les essais *Sur l'émancipation de la femme*, *Platon*, *La Question ouvrière* et *Le socialisme*. Ce douzième et dernier tome des *Ceuvres* de Mill fut publié en 1880 aux Éditions Fues de Leipzig.

Depuis cette époque, Theodor Gomperz et Sigmund Freud étaient restés en relations. En août 1886, alors qu'Élise Gomperz souffrait de névralgie faciale, son mari lui écrivait qu'il songeait pour elle à une cure chez Charcot, que son élève Freud pourrait suivre à Vienne sous le contrôle de Chrobak¹⁸. Six ans plus tard, le 23 octobre 1892, Theodor Gomperz écrit à son fils Hein-

17. *Theodor Gomperz. Ein Gelehrtenleben im Bürgertum der Franz-Josefs-Zeit*, Auswahl seiner Briefe und Aufzeichnungen, 1869-1912, erläutert und zu einer Darstellung seines Lebens verknüpft von Heinrich Gomperz, neubearbeitet und hrsg. von Robert A. Kann, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1974, p. 106.

18. *Ibid.*, p. 170.

rich : « Chez nous, rien de nouveau, sauf que Freud, hier, compte tenu de l'échec du traitement électrique, a promis par l'hypnose une guérison assurée, ce qui n'a pas empêché ta mère, cette nuit, de subir un nouvel accès très violent ¹⁹. » Les relations avec le Dr Freud se gâtent peu de temps après, comme en témoigne cette lettre de Theodor Gomperz à sa femme (qui séjourne à Kaltenleutgeben), du 8 janvier 1893 : « Je me réjouis que tu commences à mieux te porter, mais je regrette que tu continues à consulter Freud à distance. Encore et toujours la confession et l'hypnose – cela n'a produit aucun miracle ; je n'ai pu constater qu'une aggravation continue de ton état. Tous les gens raisonnables à l'exception de Breuer et de Freud nous déconseillent sans relâche de continuer ces expériences qui sont restées plus que sans résultat ²⁰. »

Malgré ces tensions et ces déceptions, les relations entre les Freud et les Gomperz restèrent excellentes. En 1902, ce grand professeur de l'université de Vienne s'employa, ainsi que sa femme Élise, à soutenir auprès de von Hartel ministre de l'Instruction publique du gouvernement Taaffe, la demande du titre de professeur non titulaire (a.o. Universitätsprofessor) pour Sigmund Freud. Ce dernier évoque les interventions de ses amis Gomperz dans une lettre à Fliess du 11 mars 1902.

Peu après la publication de *L'Interprétation des rêves*, qui l'avait beaucoup impressionné, Heinrich Gomperz voulut être analysé par Freud. Cette tentative ne pouvait pas réussir, puisque Heinrich Gomperz prétendait discuter avec Freud de l'interprétation de ses propres rêves, mêlant l'auto-analyse à la manière du maître et l'analyse *stricto sensu*. Freud évoquera ce patient qui avait mis sa toute nouvelle méthode psychanalytique en échec. Avec Heinrich Gomperz, les relations de Freud resteront aussi bonnes qu'avec ses parents. Heinrich Gomperz publiera en 1924 un article (un portrait psychologique de Socrate ; la première version du manuscrit remontait à 1904) dans *Imago* et il prononcera une conférence en hommage à Freud pour son soixante-quinzième anniversaire, devant l'Association viennoise de psychologie médicale ²¹. Tout en se montrant réservé face au caractère « systématique » de la théorie freudienne, Heinrich Gomperz restera jusqu'au bout un admirateur de Sigmund Freud.

Toute la famille Gomperz semble avoir lu *L'Interprétation des rêves* avec un vif intérêt, si l'on en juge par cette carte postale que Theodor Gomperz envoie à sa femme le 22 juin 1900 : « Très mal dormi, rien que des rêves, qui savaient

19. *Ibid.*, p. 234.

20. *Ibid.*, p. 235.

21. Introduction de Robert A. Kann, *ibid.*, p. 26.

très habilement dissimuler leur caractère freudien de rêves de souhait (*Wunsch-Träumen*)²². » Il faut dire que Theodor Gomperz avait indirectement contribué à la genèse de *L'Interprétation des rêves* et qu'il était destiné à y figurer un jour en bonne place... Mais nous y reviendrons un peu plus loin. Il nous faut d'abord parler encore un peu de la catharsis et de la discussion inépuisable sur la *Poétique* d'Aristote.

Aristote éclairé par Freud

Le « rétro-transfert » de la thérapie de l'hystérie à la philologie passe par le baron Alfred von Berger (1853-1912). Celui-ci, fils de l'avocat, député au Reichsrat et ministre Johann Nepomuk Berger, avait fait ses études au *Schottengymnasium* (le lycée du couvent des Bénédictins venus à l'origine d'Irlande) de Vienne. De 1887 à 1890, il avait été secrétaire du Burgtheater. Nommé en 1896 professeur non titulaire (a.o. Prof., comme Freud) d'esthétique à l'université de Vienne, il prendra en 1899 la direction du Deutsches Schauspielhaus de Hambourg, puis reviendra à Vienne comme directeur du Burgtheater, à partir de 1909. Il avait épousé en 1889 l'actrice du Burgtheater Stella Hohenfels.

Alfred von Berger avait apprécié les *Études sur l'hystérie* et en avait fait le compte rendu dans la *Neue Freie Presse*, le 2 décembre 1895, sous le titre de « Seelenchirurgie » (« Chirurgie de l'âme »)²³. Les relations entre la psychologie des profondeurs et le théâtre étaient un des thèmes de prédilection d'Alfred von Berger qui publia par exemple dans la revue *Die Wage*, en août 1900, un article « Sur la représentation dramatique de phénomènes psychiques²⁴ ».

Deux ans après la publication des *Études sur l'hystérie*, Theodor Gomperz publiait une nouvelle traduction et présentation de la *Poétique* d'Aristote, comportant en postface une étude d'Alfred von Berger intitulée « Vérité et erreur dans la théorie de la catharsis d'Aristote²⁵ ». Dans cet essai, Berger suit Jacob Bernays et résume son interprétation de la catharsis comme « décharge d'affects » : « L'expression catharsis est empruntée à la médecine, où elle signifie l'expulsion d'une matière malade hors du corps. Dans le passage cité [par

22. *Ibid.*, p. 319-320.

23. Ernst Jones, *La Vie et l'œuvre de Freud*, op. cit., vol. 1, p. 279.

24. Alfred von Berger, « Über dramatische Darstellung psychischer Phänomene », dans *Die Wage*, 3^e année, fasc. 34, 19 août 1900, p. 122-124.

25. Aristoteles, *Poetik*, übersetzt und eingeleitet von Theodor Gomperz, mit einer Abhandlung *Wahrheit und Irrtum in der Katharsis-Theorie des Aristoteles* von Alfred Freiherrn von Berger (p. 71-98), Leipzig, Verlag von Veit & Comp., 1897.

Bernays] de la *Politique*, Aristote compare à cette cure somatique la guérison de la maladie nerveuse qu'il nomme "enthousiasme" par la musique. Cette musique, les "mélodies de l'Olympe", aide le malade à parvenir à un accès violent et à une éruption de son mal, et, ce faisant, elle lui procure un moment de sérénité, "comme s'il avait été traité par une cure médicale et s'il avait connu une catharsis" » (VIII, 7).

Après avoir souligné que *katharsis* est une notion médicale et non une notion empruntée au registre moral ou esthétique, Berger redéfinit la catharsis : « On peut voir le processus cathartique comme la satisfaction d'un besoin humain d'affects. La cause de cet appétit d'affects n'aurait rien de psychique, mais serait purement corporelle. Le cerveau au repos produit un excès d'énergie psychique qui doit s'écouler. Cet écoulement peut se passer sous des formes diverses, par l'effort physique et le mouvement, par le travail intellectuel, par les passions et les affects. [...] Ce qui meut l'homme jeune et en bonne santé, c'est l'excès d'énergie nerveuse, psychique et intellectuelle, qui ne lui laisse pas de répit. [...] Pour cet excès de force, la catharsis consiste en violents mouvements sentimentaux. [...] Cette forme de catharsis s'éclaire si l'on se réfère aux affects qui sont liés à un certain organe physique. L'appareil sexuel débordant de force réclame et produit des sensations par lesquelles il entre en fonction ²⁶. »

Pour la jeunesse athénienne, la tragédie avait une utilité comparable à celle du sport, de la vie associative ou des amours romantiques. Puis Berger analyse une forme de la catharsis : « L'affect n'est pas en lui-même la décharge de la force emmagasinée, mais elle consiste dans la décharge des affects par le biais d'expressions, par la parole, l'action, les larmes, les gestes, etc. [...] Le représentant typique de ce processus cathartique n'est plus le jeune homme assoiffé de vie et affamé d'affects, mais l'homme fait, l'homme vieillissant qui aspire non à des affects, mais à la satisfaction sérieuse et réelle de ses différents besoins. [...] Quand un tel homme regarde une tragédie, dont le héros lui ressemble, [...] il éprouve une catharsis ²⁷. »

Il s'agit cette fois du plaisir que procure la pitié : un affect se décharge sans que soit rappelé le souvenir de la cause réelle de l'affect, grâce à l'illusion que la décharge serait non la décharge d'une souffrance, mais celle d'un sentiment de pitié. En allemand, *Leid* (douleur) et *Mitleid* (pitié) sont des notions plus proches qu'en français. La pitié aristotélicienne à l'œuvre dans la catharsis serait donc au sens strict du mot *Mitleid* une com-passion, au sens de

26. *Ibid.*, p. 75-76.

27. *Ibid.*, p. 78-79.

« souffrir avec ». Puis vient cette phrase dans le texte d'Alfred von Berger : « Le traitement cathartique de l'hystérie, que les médecins Josef Breuer et Sigmund Freud ont décrit, permet particulièrement bien de faire comprendre l'effet cathartique de la tragédie ²⁸. »

Il faut donc corriger Aristote à la lumière de Breuer et Freud : « Ce qui se décharge, c'est la souffrance personnelle, une souffrance réellement subie ou suggérée par la fantaisie torturante. [...] Voilà l'erreur que commettait Aristote. Il estimait que ce qui se décharge, c'est la pitié et la terreur ²⁹. » Après ces fortes sentences, Berger atténue prudemment la portée de ses affirmations. Il faut bien convenir que cette théorie de la catharsis ne permet pas de rendre compte de la valeur d'une œuvre d'art, puisqu'elle la réduit à un remède, à un médicament, à une purgation. Il faut donc chercher ailleurs la valeur intrinsèque d'une œuvre et c'est ce que Goethe avait bien compris lorsqu'il refusait de voir juger une tragédie par ses effets sur le public. Alfred von Berger termine en invoquant quelques grands noms du répertoire européen : Shakespeare, Hebbel, Kleist, Ibsen. Non, ces génies ne se sont pas bornés à représenter et à soigner des cas pathologiques.

Le texte de Berger ne mérite certainement pas de figurer parmi les contributions à la formation de la théorie psychanalytique. Mais il porte témoignage de l'étonnante symbiose qui, avant même la publication de *L'Interprétation des rêves* et la popularisation du « complexe d'Œdipe », devait pour le xx^e siècle rendre indissociables l'interprétation des mythes grecs et la tragédie sophocléenne de la psychanalyse freudienne. Dès 1897, la notion de catharsis semblait ne plus pouvoir être comprise sans l'aide de Breuer et Freud.

Présence de Gomperz dans *L'Interprétation des rêves*

L'étude novatrice d'Ilse Grubrich-Simitis sur les « Métamorphoses de *L'Interprétation des rêves* ³⁰ » a mis en évidence que ce texte fondateur de Freud, d'une édition à l'autre, a connu des changements profonds, qui vont bien au-delà des habituelles corrections et additions. La première édition, de novembre 1899, portant le millésime 1900, ne mentionne pas Theodor Gomperz. Il est seulement question d'Artémidore de Daldis à propos des deux méthodes traditionnellement suivies pour interpréter les rêves. « Le premier

28. *Ibid.*, p. 81.

29. *Ibid.*, p. 84.

30. Ilse Grubrich-Simitis, « Métamorphoses de *L'Interprétation des rêves*. Les relations de Freud à son livre du siècle », dans *Revue germanique internationale*, n° 14, PUF, septembre 2000 (« Sigmund Freud, de *L'Interprétation des rêves* à *L'Homme Moïse* »), p. 9-47.

procédé considère le contenu du rêve comme un tout et cherche à lui substituer un contenu intelligible et en quelque sorte analogue. C'est l'interprétation *symbolique* ³¹. » Le second procédé populaire d'analyse des rêves peut être appelé « *méthode de déchiffrement*, car il traite le rêve comme un écrit chiffré où chaque signe est traduit par un signe au sens connu, grâce à une clef fixe. [...] Artémidore de Daldis donne, dans son écrit sur l'interprétation des rêves, une variante intéressante de cette méthode de déchiffrement ³². »

Ici la première édition ³³ de la *Traumdeutung* se contente de renvoyer à une traduction (Artemidoros aus Daldis, *Symbolik der Träume*, trad. Friedrich S. Strauss, Vienne, 1881). La quatrième édition, de 1914, qu'Ilse Grubrich-Simitis appelle une « révision en forme de restructuration », ajoute cette note qui est restée dans les éditions ultérieures de *L'Interprétation des rêves* : « Artémidore de Daldis, né vraisemblablement au début du II^e siècle de notre ère, nous a laissé le travail le plus complet et le plus consciencieux sur l'interprétation des songes dans le monde gréco-romain. Il s'est attaché surtout, comme le montre Gomperz (1866), à fonder l'analyse des rêves sur l'observation et l'expérience, et il a tenu à séparer nettement son art d'autres arts trompeurs. Le principe de son art d'interprétation est, selon la présentation de Gomperz, identique à celui de la magie, le principe d'association. Une chose rêvée signifie ce qu'elle évoque. Bien entendu, ce qu'elle évoque pour l'interprète du rêve ! Une source impossible à maîtriser d'arbitraire et d'incertitude résulte du fait que l'élément du rêve peut évoquer pour l'interprète des choses diverses et peut évoquer pour chacun autre chose. La technique que j'expose dans les pages qui suivent diffère de celle des Anciens sur un point important : elle impose au rêveur lui-même le travail d'interprétation. Elle ne veut pas tenir compte de ce qui vient à l'esprit de l'interprète, mais de ce qui vient à l'esprit du rêveur à propos de l'élément concerné du rêve ³⁴. »

Il s'agit, on le voit, d'une note importante, qui n'apporte pas seulement des compléments historiques, mais qui définit l'esprit même de la méthode psychanalytique. Theodor Gomperz était mort en 1912 : l'édition de 1914 de *L'Interprétation des rêves* est sans doute un hommage posthume au maître et à l'ami philologue qui avait beaucoup compté dans la vie de Sigmund Freud. L'ouvrage de 1866 auquel renvoie cette note ajoutée en 1914 est une brochure de trente-deux pages, publiant une conférence faite par Theodor Gomperz devant la Fondation Schiller allemande de Brünn le 9 avril 1866 et intitulée

31. *L'Interprétation des rêves*, trad. I. Meyerson, revue par Denise Berger, Paris, PUF, 1971 [1926], p. 91.

32. *Ibid.*, p. 91-92.

33. Leipzig - Vienne, Franz Deuticke, 1900 ; reprint 1999, Francfort/Main, Fischer.

34. *L'Interprétation des rêves*, trad. I. Meyerson, *op. cit.*, p. 92 (traduction modifiée par endroits).

« Interprétation des rêves et magie. Un regard sur l'essence de la superstition ³⁵ ».

Dans cette conférence, Gomperz parlait du *Livre des rêves* d'Artémidore de Daldis. Ce devin, auteur de traités sur l'interprétation du vol des oiseaux et la chiromancie, fils d'Éphèse, qui avait voulu rendre hommage à Daldis, petite ville de Lydie ayant pour dieu tutélaire Apollon, car Daldis était le lieu de naissance de sa mère, avait réuni des documents relatifs aux rêves en Grèce, en Italie, en Asie Mineure et dans les îles égéennes. Il préférait, écrit Gomperz, servir la vérité par une méthode rigoureusement scientifique, plutôt que de se fier aux interprétations artificielles, spécieuses et spirituelles.

Gomperz donnait quelques exemples de la méthode de déchiffrage d'Artémidore : de petits enfants dans le rêve annoncent de mauvaises nouvelles, pour les hommes autant que pour les femmes ; la perte d'une dent en rêve annonce la perte d'une personne plus ou moins importante pour le rêveur, en fonction de l'importance de la dent ; des fourmis qui entrent dans l'oreille, en rêve, annoncent pour un professeur de nombreux disciples ; rêver que l'on a des oreilles d'âne est un bon présage pour les philosophes, car ces animaux sont sages et dignes ; mais pour les autres, pour les non-philosophes, les oreilles d'âne annoncent des coups et des calamités. Artémidore attachait une grande importance à la distinction entre vérité et mensonge et à la distinction entre les interprètes authentiques et les imposteurs. Voici la hiérarchie des interprètes du rêve que, nous dit Gomperz, Artémidore établissait en allant du meilleur au pire : les dieux, les rois, les prêtres, les devins qui ne sont pas des imposteurs, les imposteurs.

Dans la suite de sa conférence, Gomperz s'attachait à établir le partage entre la prédiction et la magie. La première prédit l'avenir, la seconde cherche à influencer sur le cours des choses à venir. Puis Gomperz fait le portrait des hommes primitifs qui vivaient sous l'empire de la pensée magique : « À demi animaux, à demi enfants, pleins d'une simplicité naïve, intellectuellement nus et incapables d'habiller cette nudité, jouets de tous les hasards du monde extérieur et d'une imagination débordante, le sauvage apparaît pourtant comme un humain presque beau et fort à côté de nos avortons grimaçants revêtus de chiffons multicolores, dotés d'une surintelligence sénile et d'une témérité infantile ³⁶. »

35. Theodor Gomperz, *Traumdeutung und Zauberei. Ein Blick auf das Wesen des Aberglaubens*, Ein Vortrag zum Besten der deutschen Schiller-Stiftung gehalten zu Brünn am 9. April 1866, Vienne, Carl Gerold's Sohn, 1866.

36. Theodor Gomperz, *op. cit.*, p. 20-21.

La conférence de Gomperz de 1866 esquissait donc une anthropologie de l'humanité primitive. On y trouvait l'esquisse d'une analyse de la mentalité primitive : la superstition était gouvernée par une loi de l'association faisant d'une chose la prémonition (*Vorbedeutung*) d'une autre ; la magie par une loi de l'association faisant d'une chose le substitut (*Stellvertreter*) d'une autre (deux choses qui s'évoquent mutuellement agissent l'une sur l'autre). Tout cela procédait d'une légalité psychique fondamentale : le principe de l'association des idées (*Prinzip der Ideen-Association*) régi par la loi de la similitude et la loi de la succession par enchaînement récurrent.

Ce passage de la conférence de Gomperz appelle deux commentaires : d'abord l'influence de John Stuart Mill est perceptible dans cette théorie de l'associationnisme psychologique (Mill en faisait le fondement d'une théorie empirique de la connaissance et de la logique). Ensuite, on comprend mieux en lisant ces lignes de Gomperz que *L'Interprétation des rêves* de Freud suit – entre autres paradigmes – le modèle d'une anthropologie de la pensée primitive. Les mécanismes du rêve correspondent à ceux de la pensée magique et superstitieuse.

Mais la vision de Gomperz n'était pas celle d'un « moderne » en quête de ressourcement et de redécouverte de l'archaïque et du primitif comme remède à la « civilisation » tardive. Gomperz, libéral attaché au programme émancipateur de 1848 et à l'idée de progrès placée sous le signe de la rationalité scientifique, précise à la fin de sa conférence que l'intérêt de ces investigations de l'époque primitive est de nous permettre de nous libérer plus sûrement des rémanences de ce passé archaïque en les mettant en lumière.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les références philologiques structurantes de la psychanalyse freudienne à son premier âge. La présente étude a en tout cas fait le tour des thèmes qui se rattachent à la personnalité de l'helléniste Theodor Gomperz.